



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 1

Pour tout vous dire et je vous dirai tout

Pour tout vous dire, et je vous dirai tout, j'ai d'abord eu la trouille, la pétoche, la peur de ma vie. Victor le Belge, m'a dit plus tard : « Je t'ai vu te décomposer. » Moi, je ne sais plus si je me décomposais vraiment, mais quand ce policier de malheur m'a dit qu'il me mettait en garde-à-vue, j'ai tout mélangé dans ma tête : la préventive, l'isolement, le juge, la levée d'écrou, le mitard, tout ce vocabulaire familier des films et des romans policiers, familier oui, mais en réalité tout à fait étranger à ma vie quotidienne. J'ai pensé : « Voici l'irréparable qui me tombe dessus et l'erreur judiciaire qui me pend au nez, ils vont me couper de tout, me laisser mariner dans mon jus, sans plus personne pour me venir en aide. » Et je m'en voulais de ne pas trouver la parade.

Mais Victor le Belge était là. Du pur hasard. Une coïncidence. Le flic m'avait ramené à l'intérieur de la coopérative. Sur ma demande, d'ailleurs : « Puisque vous m'arrêtez, je dois prévenir mon directeur. » J'avais les mains libres. Ce fantoche ne m'avait tout de même pas passé les menottes. C'est alors que j'ai vu Victor. Il venait acheter du vin et m'avait demandé à l'accueil.

J'ai tout juste eu le temps de lui glisser rapidement à l'oreille :
« Préviens-les tous. Je suis arrêté. »

Il en a fait des yeux tout ronds, mon Belge. Lui, qui est un champion des histoires surréalistes, me regardait comme si j'étais mort. Je n'en valais guère mieux.

Victor est aussi un champion de la rigolade. Si je l'appelle Victor le Belge, ce n'est pas pour dire que les Belges sont des gens à part, même si pour un Provençal comme moi, ils le sont tout de même un peu, mais pas plus que les Bretons ou les Alsaciens. Nous le nommons tous Victor le Belge pour le distinguer du Victor de Cavaillon.

Surréaliste, qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'en avais pas la moindre idée avant de connaître Victor et d'apprendre qu'il était petit-neveu de René Magritte, peintre fameux dont j'ignorais tout avant de connaître Victor. Inutile d'insister sur mes ignorances. Elles sont lourdes à porter.

Surréaliste voulait dire pour moi extravagant, déraisonnable, à la limite de la folie douce. Mon idéal à moi était de m'élever par la raison. Mon très cher Théo Sérignan, ce grand prof qui m'a tant donné et tout appris, m'avait mis cette passion de la raison en tête. Tout dans la vie s'acquiert par la raison et grimper à l'échelle sociale n'est pas une mince affaire. La naissance vous met à un certain niveau. Par la suite, vous montez ou vous descendez. La raison vous fait monter plus vite et plus haut. La déraison vous entraîne vers le bas.

Victor pense autrement que Théo Sérignan. Pour lui, l'homme est d'abord un animal doté de déraison et cette déraison s'exprime dans les passions. Au commencement, Victor me faisait rire quand il me racontait ses balivernes surréalistes. Peu à peu, j'ai découvert que la raison aide et grandit celles et ceux qui sont nés au bas de l'échelle sociale mais que, si vous vous situez dès le berceau en haut ou tout en haut, la déraison devient comme de la moutarde ou du poivre dans la salade. La déraison est alors pardonnée, admirée, productive et bien payée. Aux échelons d'en haut, vous pouvez vous balancer à la façon des singes en vous accrochant aux barreaux par les mains, les pieds ou la queue. Plus vous faites de singeries, plus vous êtes applaudis, mais personne ne crie bravo à de modestes serviteurs de la raison comme moi.

Si vous ne me croyez pas, passez donc une journée et une nuit entière en garde-à-vue sans aucune raison que celle du plus fort. Non seulement, sur le moment, vous voyez toute chose autrement, mais votre vision nouvelle va durer. C'en est fini de

quelque chose. La raison ne vous suffit plus. Il se produit des explosions en vous et le fait tout simple que ce soit un surréaliste qui ait été présent quand vous avez été arrêté, vous fait adopter d'un seul coup des idées pas du tout raisonnables, comme celle de hasard objectif ou d'une mauvaise étoile dans votre destinée.

Je n'en ai pas renié pour autant l'enseignement de Théophile Sérignan. Il m'imprègne à jamais, mais je me suis dit et redit que la raison pure ne suffisait pas.

Que je me retrouve arrêté, moi, Titou, dans la salle où se vendent les vins de la coopérative où je bosse depuis près de vingt ans, et arrêté en présence de Victor, n'est-ce pas surréaliste ? Je bosse là, on m'apprécie, et ce flic m'emmène ? Je dis que cela ressemble à ces tableaux que peint Magritte, grand oncle de Victor : Des cercueils qui discutent entre eux, une locomotive à vapeur qui sort de la cheminée d'un appartement, de vieilles bottines qui se terminent en doigts de pieds, une femme nue très désirable avec son petit triangle de poils au pubis, mais dont tout le haut du corps, au-dessus du nombril, est en pierre, oui, en pierre, de la même pierre que la chaîne de montagne d'un autre tableau dont le sommet est un grand aigle. Peinture de fou, arrestation par un flic fou.

Vous vous dites : « Toi, Titou, en prison ? » J'ai revu toute ma vie comme si j'allais mourir et voilà que ce flic vous conduit dans un commissariat malpropre et je me retrouve enfermé dans un espace grillagé dont vous ne voudriez pas pour un chien, vous voilà menacé d'être présenté à un juge, laissé seul avec votre raison défaite, sans ceinture, sans lacets, et vous vous dites : « Titou, tu es foutu. »

J'ai mis des années à fraterniser avec Victor, le Belge, et Damien, son grand ami de Gand qui vient chaque été chez nous pour faire provision de soleil, de gaîté, boire du bon vin, jouer aux boules et *espinner* nos filles, comme on dit en Provence.

Ils forment une belle paire, nos deux grands amis belges. Victor, de petite taille, tout fin, cheveux clairs avec de la malice dans ses yeux, quand on les voit, car il porte presque tout le temps des lunettes noires ; Damien, grand, fort, le visage rond et rougeaud, des yeux clairs qu'il expose sans précaution à notre soleil car il n'aime pas, dit-il, les préservatifs en verres noirs.

Longtemps, je suis resté sans échanger plus de trois phrases avec Victor. Il m'intimidait. Je ne savais jamais s'il se moquait de moi comme son grand oncle René Magritte s'est manifestement moqué des gens. Victor et moi, nous nous donnions l'accolade et je lui disais « Bienvenue en Provence. » Il me regardait en riant

et il me répondait : « J'ai besoin de l'air de chez vous. Quand je le respire, quand je vois votre ciel, quand je me régale d'huile d'olive, il me pousse des organes de rechange dans la poitrine.» En fait de bon air, il y a souvent une poussière épouvantable sur notre magnifique mail, là où se jouent les parties de pétanque de *La Coupe des Deltas*. Les arroseuses ne passent pas assez souvent, car la mairie ne veut pas détremper le terrain et, quand la chaleur monte, il faut être du Nord ou surréaliste pour dire que cette poussière sous les platanes, c'est le parfum du paradis.

Pour un modeste serviteur de la raison comme je l'étais sous l'influence de Théo, comment engager une véritable conversation avec Victor, professeur à l'Université libre de Bruxelles, dont je ne savais jamais s'il plaisantait, me parlait par-dessus la tête ou se moquait tout bonnement de moi. En vérité, il me forçait à réfléchir. Je me suis tantôt dit qu'il était en vacances et qu'il disait n'importe quoi ; tantôt que ses moindres propos avaient un sens caché. Puis, avec ma raison, j'ai mieux compris sa déraison. Victor prend les choses à l'envers pour nous sortir de nos ornières.

Longtemps, j'ai donc très peu parlé avec Victor, puis les années ont passé. Victor et Damien nous revenaient chaque été pour, disaient-ils, s'épanouir chez nous. Je me suis finalement risqué à poser des questions directes à Victor qui m'a répondu d'une manière très fraternelle. Je ne pouvais plus croire qu'il se moquait de moi.

- Pourquoi votre université est-elle libre ?
- Viens et tu comprendras.

Il ne m'avait pas vraiment répondu, mais je me sentais de plus en plus en confiance avec lui. Je le lui ai dit et il m'a répondu :

- Jamais Normand de Normandie n'a pissé seul en compagnie.

Je ressentais beaucoup de joie quand il me déroutait de cette façon et je le comparais souvent à Théo sans jamais renier Théo. À mesure que je progressais dans notre fraternité estivale, je me suis dit : « Tu ne peux pas demander à un surréaliste d'être raisonnable. C'est son truc de parler de travers. » Un jour, je lui ai demandé :

- Qu'est-ce que l'esprit pour toi, Victor ? Tu parles très souvent de la liberté de l'esprit.
- L'esprit, c'est cette partie de nous qui fait des étincelles lorsque nous buttons contre le réel.

- Victor ! Victor ! Je me heurte sans cesse au réel dans la coopérative où je travaille. Comment veux-tu que je fasse des étincelles ?

Et voici qu'il m'a répondu presque sérieusement :

- Si tu perces une ouverture dans la muraille du réel, tu développes ton intelligence du caché comme un sportif se fait des muscles. Vient alors l'heure où tu peux dire en toute sérénité que l'univers ne prend du sens que par l'esprit.

Voilà l'homme que le hasard a fait surgir devant moi quand ce flic de malheur m'a mis en garde-à-vue. J'échange avec Victor mon premier regard de prisonnier. Je commence aussitôt à ne plus paniquer et, profitant d'une occasion qui s'offre -le policier s'est éloigné de moi pour téléphoner- j'entre dans un bureau vide, je me saisis du téléphone d'un collègue et j'appelle Théo.

Je me demande encore comment j'ai pu faire une folie pareille. Pour de la déraison, c'en était de la gratinée. Comme quoi, les surréalistes peuvent avoir raison d'épouser les folies humaines. Comme quoi, la raison pure est une chaise roulante pour infirmes nés au bas de l'échelle sociale

Théo me répond tout de suite. Je lui dis que je suis arrêté. Je ne donne aucune explication. Je me comporte comme si j'avais assassiné quelqu'un et je supplie Théo d'aller chez moi, de prendre la clé sous la niche du chien - il te connaît, il se contentera de grogner- d'aller dans mon petit bureau derrière notre chambre à coucher, de prendre la grosse valise qui est rangée au-dessus de l'armoire, de la remplir de nos archives et de sortir tout ça de chez moi. Qu'il prenne aussi et surtout mon ordinateur et tout mon archivage électronique personnel. Rien, absolument rien ne doit être laissé à la disposition de la police.

Sur ce, comme ce fantoche de policier revient vers moi, je raccroche. Victor a tout vu et tout entendu. Je suis certain qu'il ne dira rien à personne. Les jeux sont faits. Je me suis mis hors-la-loi. La déraison l'a emporté en moi. Je n'imagine pas les conséquences pourtant probables pour moi, pour ma femme Yvette et pour mes enfants, peut-être aussi pour Théo lui-même. Si je devais trouver un mot pour exprimer mon état d'esprit lorsque le policier est revenu vers moi, je choisirais « Ouf ! » Ouf ! Quand il a fallu plonger dans le vide, j'ai plongé. J'ai eu ce courage-là. Les conséquences, s'il y en a, je les verrai plus tard.

Je commence ici un procès verbal ou, plutôt, je retouche le début de mon procès verbal pour qu'un désordre de la pensée ne soit pas exprimé dans un ordre artificiel. Raison et déraison se mêlent

dans mon histoire. C'est pourquoi j'insiste sur Victor le Belge. Sans lui, je me contenterais de plaider le coup de folie ou, même, je supprimerais tout ce qui me concerne, puisque je suis loin d'être au centre de cette Affaire du Luberon dont mon procès-verbal doit rendre compte.

Dès qu'il y a police, investigation, rumeurs, accusations, défense, la réalité se fissure.

Pour démarrer mon récit ou, plutôt, mon compte-rendu de cette affaire, j'enfile mes sensations dans le désordre, un désordre surréaliste, non pour me faire passer pour qui je ne suis pas, non pour me disculper, mais tout simplement parce que la réalité s'était fissurée à l'instant de mon arrestation, ouvrant dans la muraille qui la protège une brèche sur le surréel dont Victor m'a si souvent parlé.

Allons, vite, viens-en au fait, et pas de digressions ! m'aurait recommandé Théo en d'autres circonstances. Aujourd'hui que j'ai vécu tout ça, je lui répondrais : Puis-je rendre le chaos d'un esprit et la confusion de tant d'autres en remettant tout en ordre ? Je sais que la philosophie de Théo veut qu'on tire l'ordre du chaos initial. C'est son droit de penser ainsi et c'est le droit de Victor de penser autrement. Moi, je me sens écartelé entre les deux.

On prétend que les méridionaux exagèrent tout. C'est vrai. Entre deux mots, nous ne choisissons pas le moindre et nous grossissons tout pour mieux nous exprimer. Ma garde-à-vue n'a pas duré. Je n'ai pas à me présenter faussement comme une victime de l'Injustice. Le chaos, cependant, met du temps à se résorber dans l'esprit. Ses traces durent et la tête ne se remet pas en ordre d'un seul coup. Théo dirait que la raison revient toujours. Victor, qu'elle n'a jamais pu rendre compte de la réalité du monde. Comme je ne suis pas philosophe, mais témoin, je ne peux trancher. Aujourd'hui, le réel semble redevenu le réel et, comme l'écrit le quotidien de chez nous, l'Affaire du Luberon est résolue. Soit. J'en connais qui pourraient la résumer en trois pages.

Pas moi. L'essentiel n'est pas ce qui fait l'actualité, mais ce qui la nourrit au jour le jour.

Cette maxime n'est pas de moi. Je la rapporte, voilà tout. Les prisons débordent. Les gens de la haute prennent cela de haut. Faut ce qu'il faut. Moi, qui vois tout d'en bas, je ne me vexe pas si quelqu'un dit de moi que je suis un fada. Le fada, chez nous, c'est un peu le ravi de la crèche et Titou a été longtemps le fada de la coopérative vinicole de La Roquebrussanne. Ravi, car tout

me ravissait. Depuis toujours, la vie n'a pas cessé de me ravir. J'adore vivre. Un jour, je l'ai dit à Victor. Prenant le ton d'un vrai professeur, il m'a répondu :

- Depuis que je passe mes étés en Provence, je connais bien le mot fada. Le fada, Titou, a une vision surréaliste des choses. Là où les gens ordinaires ne voient rien, il voit tout et là où les gens ordinaires sont certains de voir quelque chose, le fada sait qu'il n'y a rien. Tu es un sage, Titou.

Soyons sérieux et, pour ça, je dois me présenter à ceux qui me liront. Je suis Titou, le Titou de la coopérative vinicole de La Roquebrussanne. Sur ma carte d'identité, vous trouverez Thibaud Gastaldi, mais mon nom rituel et mon prénom aristocrate ne collent pas avec moi. C'est pourquoi je suis devenu Titou. Personne à La Roquebrussanne ne m'appelle jamais ni Thibaud ni Gastaldi. Pour tout le monde, je suis Titou, le Titou de la coopé. Même ce flic imbécile qui m'a arrêté, ce commandant fantoche de la police judiciaire, m'a appelé Monsieur Titou. C'est vous dire.

Je bosse depuis vingt ans à la coopérative. J'en fus longtemps le factotum. Ce mot latin signifie l'homme à tout faire. Mais entendons-nous bien : l'homme à tout faire, c'était beaucoup trop dire. Je ne faisais pas tout. On m'a longtemps réservé les petits boulots. D'ailleurs, je n'aurais pas été capable de tout faire. La comptabilité, ce n'est pas pour moi. Les tripatouillages non plus. Encore moins, les relations avec les gros clients. Je suis un homme de la simplicité des choses et c'est pourquoi j'ai pataugé dans cette affaire du Luberon.

Pour achever de me présenter, j'ajouterai : Titou, rien que Titou, mais honnête avec ça. Je ne crois pas avoir manqué à l'honnêteté une seule fois dans ma vie, si j'excepte le temps où j'ai été voleur. J'avais alors moins de dix ans. J'allais chaparder pour obéir à ma mère.

Il se peut que ma panique au moment de mon arrestation ait pris racine par des nuits de pleine lune quand je sautais les murs pour aller déterrer des pommes de terre et voler du raisin. Ma mère disait : « Devant la faim, il n'y a pas de morale qui tienne. » Si j'étais philosophe, je placerais cette citation de ma pauvre mère à la première page de mes livres.

Venons en maintenant à l'affaire elle-même. Que s'était-il passé ? Que se passait-il ? Un policier que nous ne connaissions pas, qui circulait en ville depuis deux jours sans que nous y prêtions attention, engage la conversation avec l'un, avec l'autre,

traîne dans les cafés, passe à la coopérative, pose des questions et nous dit sans nous le dire et tout en le disant qu'une femme a disparu dans le Luberon. En avons-nous entendu parler ?

Des femmes qui disparaissent, Ciu, le patron de la grande Brasserie du Mail prétend qu'il y en a chaque été. Elles arrivent avec les touristes et un beau jour, elles disparaissent pour, l'année suivante, réapparaître avec un bébé ou un mari ou pas de mari et pas de bébé, mais un autre copain. Il n'y a pas là de quoi s'affoler.

Nous étions à la veille de la grande coupe de pétanque, appelée chez nous *La Coupe des Deltas*. Elle se tient sur le Mail de La Roquebrussanne du dernier samedi de juin au premier de juillet. À cette occasion, nous recevons plus de vingt mille visiteurs. Une femme peut venir du Luberon et ne pas y retourner sans que personne ne l'ait vue ou remarquée. On ne va pas l'appeler pour autant la Disparue du Luberon. Ciu a raison. Pendant *La Coupe des Deltas*, filles et femmes sont comme des oiseaux migrants, ça part et ça revient.

Pour être sûr que cette disparue est bien venue chez nous, depuis le Luberon ou d'ailleurs, faudrait qu'elle se soit inscrite dans un Delta, mais à l'inscription, la carte d'identité n'est pas exigée. Vous pouvez vous déclarer sous le nom ou le surnom que vous voulez. La meilleure preuve en est que les vainqueurs de la Coupe, les compétiteurs les plus connus d'une année sur l'autre, s'appellent Le Chimpanzé, Le Bègue ou l'Avaleur. Leurs vrais noms, la mairie les connaît. Pas nous. Reste le flot des belles et des très belles filles. On les regarde, mais sans savoir leurs noms. Ciu a même déclaré au policier qu'il se souvenait mieux de leurs fesses que de leur visage. Pour qu'il en reconnaisse une, la police devrait la lui montrer nue.

Ciu se payait la tête du policier d'autant plus volontiers que ce flic mal rasé n'était pas de chez nous. Ciu insista lourdement sur les fesses. Depuis quelques années, s'inscrivent à la Coupe des drôlesses aux petits pantalons si serrés qu'elles peuvent à peine s'accroupir. Or, à moins d'être une championne, lancer sa boule debout permet rarement de marquer le point. Ces filles ou ces femmes, parfois ces entre filles et femmes en pantalons mal adaptés au jeu de la pétanque ne viennent donc pas pour gagner la Coupe. Ciu, qui les voit faire depuis la terrasse de sa brasserie en bordure du Mail, sait fort bien ce qu'elles cherchent : un mec à alpaguer pour passer l'été. Dès le premier samedi, celui des inscriptions, la chasse est ouverte avec le même rêve pour toutes les filles : une villa de célibataire avec piscine dans le

Luberon. Ciu appelle ce grand jeu « la course au pieu » et il y a plus de candidates que de matelas libres.

Théo dit souvent : « Rares sont les hommes inoubliables. » Ciu lui répond en riant : « Plus rares encore sont les femmes dont on se souvient. »

Je ne sais pas si j'ai raison de rapporter tout ça dans mon procès-verbal, mais du même coup j'apporte la preuve que l'Affaire nous a tous surpris. Nous l'avons d'abord prise à la blague et je reconnais volontiers que nous avons tourné ce flic en ridicule. Ciu dit de lui-même qu'il a une tête d'anonyme et ressemble à tous les maîtres d'hôtel. Ce n'est pas vrai. On ne règne pas mieux que lui sur une grande brasserie. Certes, Ciu est petit, plus petit que moi qui ne suis pas grand, mais il en impose. Il a un visage régulier de très bel homme et je suis sûr qu'il ne ment pas quand il prétend que mille femmes lui ont déjà sucé la moustache. Elle se voit à peine, dessinée comme un trait de crayon au-dessus de sa lèvre. Avec ça, Ciu s'habille toujours en noir, avec une cravate noire, même en été, des souliers noirs vernis comme pour se marier, des cheveux noirs plutôt longs et abondants, mais qu'il aplatit. Pourtant, c'est sa chemise blanche qui se voit d'abord. Je devrais dire ses chemises blanches puisqu'il en change deux fois par jour, chaque matin et après la sieste.

Le flic, ce commandant fantoche de la police judiciaire, celui qui m'a arrêté, n'a sûrement pas aimé que Ciu se fiche de lui :

- Dites-moi, Commandant, cette femme qui vous donne du souci, a-t-elle disparu du Luberon ou au Luberon ?

Ou encore :

- Même les mères ne savent plus aujourd'hui où sont leurs filles. Votre disparue a sûrement trouvé un pieu.

Ce policier, que j'ai été le premier à déclarer fantoche et que toute la ville depuis a baptisé comme moi le commandant Fantoche, nous a tous manœuvrés. Il faisait seulement semblant de rechercher sa disparue. En vérité, il savait très bien ce qu'elle était devenue, mais il gagnait du temps. Il nous sondait. Il interrogeait les uns, les unes et les autres sans avoir l'air d'enquêter vraiment pour nous faire parler.

Une fois de plus, Victor le Belge avait raison. Derrière ce qui nous paraît évident au premier abord, se cache inévitablement autre chose. D'où sa théorie surréaliste de l'intelligence du caché qui permet d'atteindre, selon lui, la surréalité, c'est-à-dire la réalité dévoilée

- Que nous cache ce flic ? avais-je demandé à Victor, l'avant-veille de mon arrestation.

- Si tu arrivais enfin à partir du principe que tout fait avéré se révélera trompeur, tu avancerais dans la Connaissance, ami Titou.

Nous bavardions de plus en plus volontiers, lui et moi. Fini le temps où il m'intimidait. Certes, Victor restait cocasse, inattendu, déroutant, peut-être même dangereux pour un homme sans assez de culture générale comme moi. Je voulais progresser. Je voyais tout en construction permanente et, pour commencer, cette lente construction de moi-même dans laquelle Théo m'avait tant aidé. Il me disait : « Bâtir l'Homme comme une cathédrale. » Avec Victor, c'était plutôt : « Déconstruire le Faux pour découvrir le Vrai. »

- Du coup, il se demandait si derrière ce policier fantoche à la recherche de sa disparue, ne se cachait pas un fin limier en quête d'autre chose.

Ma situation sociale, si modeste, ne me permet pas de penser comme Victor. J'ai grand besoin de certitudes. Un mot de trop, un geste de trop et je tombe le nez dans le ruisseau. Victor me met en garde contre tout ce qui me paraît sûr et certain. Il doit avoir raison, mais c'est un luxe de se méfier de tout. Ce que Théo, lui, m'a appris, c'est à me méfier d'abord de moi. Il a raison. Nous pouvons tous à tout instant basculer dans la déraison et nous retrouver en prison.

Bref, dans un premier temps, Fantoche nous a laissé croire qu'il recherchait sa disparue. Puis, un deuxième temps a commencé quand ce tordu de flic a glissé à l'oreille de quelques-uns qui sont allés le répéter à Ciu : « J'ai tout lieu de penser que les francs-maçons de La Roquebrussanne sont dans le coup. »

Il aurait dit ça comme ça, sans avoir l'air de rien, comme s'il cherchait nos réactions et l'avis du passant. Eh bien, nos réactions, il les a eues. Dans quel coup ? Et qu'est-ce qu'il a contre les francs-maçons ? À quelle époque se croit-il ? Sous Pétain ? Oh ! Mais alors, cela change tout. Finie la plaisanterie. Qui nous cherche nous trouve et par nous, j'entends l'ensemble des vrais francs-maçons et des vrais francs-maçons de La Roquebrussanne, celles et ceux de nos trois loges : *La Justice*, Grand Orient de France, créée en 1878, *Le Chemin*, Grande Loge de France, créée en 1906, *La Lumière*, Ordre international du Droit Humain, créée en 1954.

Nous signifie cet ensemble-là et c'est le seul qui compte : « Avec des différences, mais pas de différends, » dit Théo. Nous partageons le même temple sans distinction d'obédience et refusons d'entrer dans la moindre querelle d'état-major parisien.

Chacune de nos trois loges a son tempérament, son histoire, sa façon de s'organiser, mais ne comptez pas sur nous pour alimenter les journaux de ragots maçonniques et de dénonciations.

Si la disparue du Luberon était restée pendant deux jours un sujet de plaisanterie, l'Affaire a vraiment commencé quand nous avons appris que ce policier nous mettait collectivement en cause. Tous les francs-maçons de La Roquebrussanne et des alentours ont été prévenus et mobilisés en moins de deux heures.

- Nous sommes attaqués, rendez-vous toutes et tous au temple aujourd'hui à midi. Les maîtres seulement. Les apprentis et les compagnons seront informés individuellement, mais plus tard.

Le tam-tam maçonnique a fonctionné au petit-poil et nous avons été exceptionnellement nombreux dans le temple à midi. Il a même fallu chercher des chaises complémentaires dans la salle humide, là où nous nous réunissons pour les agapes après nos tenues.

Nous faisons donc temple plein et archi-plein. Une disparue ? Les francs-maçons dans le coup ? Les oreilles ont sifflé au commandant Fantoche. Chacun rapportait un détail nouveau. Plus de doute pour personne : Fantoche lançait une opération anti-maçonnique en pleine *Coupe des Deltas*, la semaine où la ville attend plus de vingt-mille visiteurs avec, pour certains commerçants, le tiers de leur chiffre d'affaires annuel.

Notre vieux temple de la rue Tournefort n'avait jamais connu pareille agitation depuis sa réouverture en 1944. Pillé, profané, saccagé, ouvert à toutes les haines par des policiers du genre de Fantoche, il avait retrouvé sa dignité à la Libération avec plusieurs de nos frères venus des maquis pour y restaurer nos traditions républicaines et maçonniques. À présent, de nouveau attaqués, nous ne doutions pas que notre solidarité allait balayer cet arriéré du pétainisme.

Nous avons réussi à prendre place dans le temple, mais évidemment pas comme pour une tenue régulière. Nous ne portions pas nos décors. C'était une réunion informelle et improvisée.

La présidence a été prise par Henri Paget, le vénérable de *La Justice*. Il n'y a pas de supériorité du Grand Orient, mais Henri a sa personnalité : un homme fort, dans la force de l'âge, à la voix forte et qui s'impose naturellement sans forcer les autres à le suivre. Alain Marot, le vénéré du *Chemin*, que nous appelons Alain, mais qui est très connu en ville comme le Docteur Marot

ou le Bon Docteur Marot, et Anne-Marie Labarge, vénérable de la loge *La Lumière*, du Droit Humain, le D.H. comme nous disons, se sont assis à l'Orient. Théophile Sérignan les y a rejoints. Théo est vénérable d'honneur du *Chemin*, loge de la Grande Loge, mais nos trois ateliers le traitent en vénérable d'honneur de nous tous.

A également été placé à l'Orient Gilbert Hesse de la Grande Loge à Paris sans qu'il ait aucun titre pour y monter, mais nous savions tous et Henri, qui nous présidait, savait lui aussi que Gilbert tient à être traité en grand dignitaire. Il fait partie de ces maçons qui ne supportent pas facilement l'égalité, même s'ils affirment le contraire. Il leur faut des honneurs. Ils s'expriment bien. Ils ont de la prestance. Ils occupent ou ont occupé des fonctions dans leur obédience et ils veulent qu'on le sache dans les autres. Gilbert, toujours très élégant, qu'il soit habillé de sombre pour une tenue rituelle ou de clair pour jouer aux boules, avec ses cheveux gris frisés bien peignés, vient chaque été à La Roquebrussanne. Si cela peut lui faire un si grand plaisir de se pavaner à l'Orient des temples, pourquoi l'en priver ? Même Théo en sourit. Moi, je l'avoue d'emblée, je ne me suis jamais senti en fraternité avec Gilbert. Il n'est pas de mon obédience et je l'accepte tel qu'il est sans trop me laisser aller à le juger, mais j'ai parfois du mal à rester tolérant. De nombreux frères l'admirent. Je me demande pourquoi.

- Toi, Titou, tu prends le pinceau, m'a commandé Henri, mon vénérable. Je veux un procès-verbal détaillé comme pour une tenue ordinaire et comme je sais que tu sais faire. Tu notes tout. Chaque détail pourra servir si cette affaire tourne au vinaigre.

Je me suis donc assis au plateau du secrétaire, c'est-à-dire à l'Orient du temple, et Maître Thérèse Lavergne, du D.H., qui est avocate, a pris place en face de moi au plateau de l'Orateur. Nestor, du *Chemin*, Grande Loge, a pris le plateau du Premier Surveillant et Ciu, de *La Justice*, Grand Orient, celui de Second Surveillant. C'est dire si nous nagions en plein œcuménisme maçonnique. Un ennemi s'était déclaré : nous étions toutes et tous mobilisés, unis comme les doigts de la main et comme au temps de la Résistance, temps que je n'ai pas connu, mais qui nous a tous marqués, même les plus jeunes. Nous avons eu trois fusillés pendant la guerre. Leurs noms sont gravés sur une plaque de marbre dans les parvis du temple. Pour nous tous et en leur mémoire, qui se déclare anti-maçon veut aussi abattre la

République dont nous sommes les sentinelles. Notre premier devoir est de faire front.

Nous éprouvions pourtant tous un besoin de rituel. Il n'en existe pas pour réunions improvisées. Henri, qui a ressenti ce besoin comme nous tous, a donné la parole à notre Vénérable d'honneur. Théo s'est contenté de dire :

- Que la Sagesse préside à la construction de notre édifice.
- Que la Force le soutienne, lui a répondu Henri.

Aucun de nous n'a ajouté ; « Que la Beauté l'orne ». Ce n'était pas le moment de s'occuper de la beauté des choses.

Henri s'est exprimé ensuite sur le ton calme d'un vrai maître-maçon. Bravo, Henri.

La police, nous a-t-il déclaré, se contredit elle-même. À notre commissariat, il m'a été personnellement annoncé qu'une femme avait été assassinée dans une villa inoccupée du Luberon. Le policier fouineur, envoyé d'Aix, celui qui nous met en cause, parle, lui, d'une disparition. C'est pourquoi nous avons plaisanté, ces deux derniers jours, sur le thème « disparue au Lubéron » ou « disparue du Lubéron ». Notre frère Ciu nous a même bien fait rire en déclarant au commandant Fantoche qu'il allait devoir fouiller tous les lits du Luberon pour s'assurer qu'aucune jolie touriste ne se cache au fond de l'un d'eux. Or, nous savons tous qu'il en trouvera plutôt vingt qu'une seule. Mais arrêtons de plaisanter. Le commissaire de La Roquebrussanne, qui m'a reçu, a laissé volontairement flotter du flou, comme s'il ne voulait pas critiquer la méthode ambiguë de son collègue de la police judiciaire.

Je ne peux donc pas vous dire s'il s'agit d'une seule femme ou de deux. Le meurtre de l'une est sûr. La disparition, voire l'existence de l'autre, ne l'est pas.

De toute façon l'usage veut qu'on ne dise pas disparue pour une morte dont la police a trouvé le corps. L'expression usitée de « chère disparue » évoque un tout autre contexte,

Henri ne pouvait donc pas nous affirmer que la morte et la prétendue disparue était bien une seule et même femme. Il s'était portant fait son opinion. Le commandant Moret, dit Fantoche, de la police judiciaire d'Aix-en-Provence, avait à son avis créé volontairement la confusion et il l'épaississait en s'en prenant collectivement aux francs-maçons sans alléguer aucun fait précis. Notre commissaire avait été informé par Henri que nous nous disposions à tenir une réunion informelle dans notre temple de la rue Tournefort, car nous nous sentions attaqués. Notre commissaire avait laissé entendre à Henri que nous n'avions pas

à nous inquiéter. Le policier venu d'Aix avait sa méthode d'investigation, pas très orthodoxe à vrai dire, mais il faut parfois pousser les feux un peu trop fort pour obtenir des résultats. Si aucun d'entre nous n'avait trempé dans cette affaire, nous pouvions continuer de nous réunir sans rien redouter

- Reste à savoir si ce policier fouineur a bien déclaré que nous étions dans le coup, conclut Henri. Ce serait très grave de toute façon. Qu'en penses-tu, Ciu ? Je rappelle à vous tous, mes sœurs et mes frères, que c'est Ciu, qui nous a le premier alertés.
- De ma brasserie, j'entends tout ce qui se dit sur le Mail, déclara Ciu de son plateau de surveillant au fond du temple. Les accusations de Fantoche me sont revenues de plusieurs côtés. Ce petit mec cherche la bagarre. J'en ai la conviction. Tenons-nous prêts.
- Note bien tout, Titou, tu es notre mémoire, m'a dit Henri.

Je ne risquais pas d'oublier un détail. Henri poursuivit :

- L'enquête débute à peine, attendons la suite, mais juste avant cette réunion, après avoir été reçu par le commissaire, j'ai réussi à parler au téléphone avec un policier que je vois de temps à autre pour la sécurité de nos installations à Cadarache. Il est resté discret, mais il m'a dit en confidence que nous devons nous tenir sur nos gardes Il s'agirait d'une affaire ultra-sensible, qui pourrait remonter très haut. Il y a dans le Luberon quantité de villas qui appartiennent à de grands personnages et la spécialité des grands personnages est de trouver des boucs émissaires. Inquiet, je suis alors retourné au commissariat pour essayer d'en savoir plus et pour pouvoir vous informer le mieux possible. Le commissaire m'a de nouveau reçu, mais très brièvement. Il redoutait de trop parler. Il m'a pris par le bras pour me pousser hors de son bureau et il m'a dit : « Je connais votre devoir d'entraide, mais n'en faites pas trop, Monsieur Paget, gardez la mesure. Entraide peut signifier dans certains cas complicité. »

Nous laissant sur notre faim et avant de faire circuler la parole, Henri a encore dit :

- Que nous le voulions ou non, nous voilà dans une situation délicate et je vous suggère une grande discrétion. Moins il sera parlé de nous, mieux cela vaudra pour nos loges. La parole circule.

Et elle a circulé, mais pas pour dire grand-chose. Si l'un ou l'une d'entre nous détenait une information ou, par malheur, avait à voir avec cette disparition ou cette mort, il ou elle s'est bien gardé de lever la main. Sans vouloir me montrer sévère pour nos sœurs et nos frères, je conviendrais que le débat ouvert a porté uniquement sur les capacités de la police française et a été noyé sous des généralités et des banalités. Certains ont prétendu qu'elle était excellente. Certains autres qu'elle était nulle et que nous avions intérêt à nous donner des alibis pour tous les jours de la semaine écoulée. Il est résulté de ce très médiocre débat que le soupçon pèserait désormais sur nos loges comme sur chacune et chacun d'entre nous du seul fait qu'on nous devinait francs-maçons. Henri Paget, notre président, semblait approuver cette sinistre prédiction.

- Tu charries, Henri, a protesté Ciu.
- Non, je ne charrie pas, a répondu Henri. Si vous êtes innocent, comme je l'espère, si vous n'avez rien à voir avec cette affaire, je sais d'avance comment vous allez réagir : vous penserez qu'il n'y a pas de fumée sans feu et vous soupçonneriez chacune et chacun d'entre nous. Selon vos sympathies ou vos réticences, vous allez blanchir l'un et noircir l'autre. Aussi, je vous en conjure : Gardez-vous de parler sans certitudes et sans preuves. Si le hasard vous met en présence d'un fait incriminant l'une ou l'un d'entre nous, le mieux serait que vous en parliez d'abord à votre vénérable ou à moi-même ou à Théo Sérignan. Vous pourriez aussi demander conseil à Thérèse, qui est avocate.
- Avocate, oui, mais pas criminaliste.
- Le mieux dans tous les cas est de fermer sa gueule, a déclaré Ciu. Tu offres un verre aux flics et ils avalent toute la bouteille. Je les connais. Tous des soifards

La séance a encore duré une heure, mais nous parlions pour ne rien dire et, moi, Titou, je n'arrivais plus à prendre des notes. Lassé par cette discussion vaseuse, Henri a demandé ses conclusions à Thérèse du D.H. qui faisait office de sœur oratrice. Thérèse nous a rappelé la proposition d'Henri : « Nul d'entre nous ne dira rien à personne sur cette affaire sans avoir consulté d'abord son vénérable ou Théo Sérignan, notre vénérable d'honneur à tous. »

Il n'y avait pas à voter puisque la réunion était informelle, mais l'approbation fut générale et j'ai souligné *générale* dans mes notes pour que le mot figure dans mon procès-verbal. J'étais pour

ma part pleinement d'accord avec cette décision : Se taire, c'est la sagesse populaire.

Aujourd'hui que je sais le début, le milieu et la fin de toute cette histoire, je peux dire que j'en ai noirci des pages et des pages ! Henri, mon vénérable, m'avait dit : « Toi, Titou, tu tiens le pinceau. » Je l'ai tenu. J'ai tout noté. Je suis témoin.

Ce sera cependant très difficile pour moi de rendre notre émotion, nos colères, mon arrestation, ma libération, l'arrestation des autres, quand Fantoche s'est acharné sur nos loges. Il y a eu par moments beaucoup de confusion dans ma tête et dans mes notes. J'espère seulement qu'aucune de nos sœurs ni aucun de nos frères n'osera se moquer de Titou pour des fautes de français ou des maladresses de style. Je n'ai pas mon bac, mais ne rougis jamais de mon enfance de pauvre. Ce que je suis devenu, je le dois à Théo et à ma loge. Toute ma vie, j'ai recherché la vérité et je n'écrirai pas un seul mensonge dans mon compte-rendu. Toute la vérité, rien que la vérité, mais la raison ne la dévoile pas facilement.

C'est pourquoi moi, Titou, en tant qu'honnête secrétaire, je précise avec la plus grande fermeté le fait suivant : Au cours de cette réunion informelle, le nom de Marie-Germaine Blanc n'a été prononcé par personne. J'ai tout noté. Si l'une ou l'un d'entre nous avait prononcé ce nom-là, je l'aurais entendu et noté. Je déclare de la même façon que Théo Sérignan ne l'a pas entendu non plus. Dans un temple maçonnique, la place d'honneur à l'Orient est à la droite du vénérable. C'est de cette place que Théo a participé à la réunion et cette place est située entre le plateau du vénérable et celui du frère secrétaire. Comment Théo aurait-il pu ne pas réagir au nom de Marie-Germaine Blanc ? Il n'a pas réagi parce qu'aucun d'entre nous n'a prononcé ce nom. Je le jure.

À suivre...

*

Pour encore mieux connaître le vécu maçonnique, lisez, relisez et faites lire LA RÉALITÉ MACONNIQUE de Jean Verdun (éditions Luc Pire) en vente dans toutes bonnes librairies.